



**Kernos**

Revue internationale et pluridisciplinaire de religion  
grecque antique

**20 | 2007**  
**Varia**

---

## Hommage à Jean-Pierre Vernant

**Stella Georgoudi**

---



### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/kernos/199>

DOI : 10.4000/kernos.199

ISSN : 2034-7871

### Éditeur

Centre international d'étude de la religion grecque antique

### Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2007

Pagination : 11-16

ISSN : 0776-3824

### Référence électronique

Stella Georgoudi, « Hommage à Jean-Pierre Vernant », *Kernos* [En ligne], 20 | 2007, mis en ligne le 24 mai 2011, consulté le 08 septembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/kernos/199> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/kernos.199>

---

Tous droits réservés

## Hommage à Jean-Pierre Vernant

*Lorsque tu te mettras en route pour Ithaque,  
souhaite que le chemin soit long,  
plein d'aventures, fertile en découvertes.*

C.P. Cavafy, *Ithaque*, dans *Poèmes*  
(trad. fr. G. Papoutsakis, Paris, 1958)

Après un beau voyage, que seules les « Ithaques » peuvent offrir, Jean-Pierre Vernant est arrivé au terme de son chemin, le 9 janvier 2007, à l'âge de 93 ans.

On sait qu'il est difficile, voire impossible de tracer, en peu de mots, l'itinéraire, si riche et si complexe, d'un homme qui a su, avec une admirable constance, entrelacer sa vie de chercheur et sa vie de citoyen. La vie engagée d'un *politès*, marquée surtout par la lutte antifasciste, mais aussi par d'autres événements forts, par d'autres tragédies qui ont jalonné le XX<sup>e</sup> siècle. Ainsi, ces quelques mots simples, écrits avec émotion en la mémoire de 'Jipé', ne sauraient séparer « sa façon de penser philosophiquement » de son « engagement politique » – comme il le disait lui-même.

Né à Provins (Seine-et-Marne), en 1914, dans une famille de tradition anticléricale et dreyfusarde, Jean-Pierre Vernant, orphelin de guerre et pupille de la nation, fait ses études philosophiques à la Sorbonne, études couronnées par une belle réussite, puisqu'en 1937, il est reçu premier à l'agrégation de philosophie – un exploit accompli aussi par son frère aîné, Jacques, deux ans plus tôt. C'est l'époque où le ciel est déjà assombri par les nuages fascistes, où le vent nazi commence à souffler en bourrasques, où les étudiants et militants antifascistes affrontent, au Quartier latin, les sympathisants et adeptes de l'Action française (mouvement nationaliste et antisémite de triste mémoire). Dès 1934, Vernant s'engage activement dans ces luttes, au sein des Jeunesses communistes, et il devient plus tard membre du Parti communiste français, qu'il va définitivement quitter en 1970, au bout d'une longue période d'hésitations, de doutes, voire d'opposition contre le dogmatisme, les interprétations toutes faites, la pensée unique, l'absence de la libre parole.

Mais l'heure n'est pas encore à la rupture – rupture d'ailleurs avec le parti seul et son appareil, jamais avec la gauche, ses combats, ses idéaux. L'heure est à la guerre avec l'Allemagne, à la défaite et l'humiliation, au régime collaborationniste de Vichy, contre lequel le jeune Vernant, professeur alors dans un lycée de Toulouse, ne pouvait rester indifférent. Certes, comme il l'écrira beau-

coup plus tard, « rien n'obligeait à entrer dans la Résistance ». Rien, en effet, si ce n'est cette « sorte de folie » qui, à un moment crucial pour la communauté, pousse certaines personnes, qui n'ont apparemment rien d'héroïque, à se donner totalement à une juste cause, au risque de leur vie, en rejetant tout compromis, en refusant de céder, de renoncer, de plier. Comme le disait joliment Vernant, on fait là un « choix qui ressemble un peu à celui d'Achille : il est jeune, il sait qu'il va mourir, mais il y va ». C'est ainsi que, lui aussi, il y est allé, en entrant dans la Résistance dès 1940. Connu sous le pseudonyme de « Colonel Berthier », il est de tous les combats dans le maquis et dans la ville, il devient chef militaire des Forces Françaises de l'Intérieur (FFI), pour toute la région Sud-Ouest de la France, il participe à la libération de Toulouse (août 1944). Une longue période de sa vie, vouée à la résistance et aux combats pour la liberté, une période dont il parlait toujours avec beaucoup de retenue, mais qui lui a valu les plus hautes distinctions de la France : compagnon de la libération, commandeur de la Légion d'honneur, grand officier de l'ordre national du Mérite.

Ce dévouement, cette passion, on les voit aussi à l'œuvre dans les recherches que Vernant entreprend, par la suite, sur les Grecs et leur civilisation, en se mettant « à l'école des hellénistes ». Un retour donc à une 'autre' culture, bien que 'familiale' plus ou moins à l'homme occidental, une interrogation constante sur un passé lointain, un passé cependant qui se pense toujours par rapport au présent, comme le dit encore Vernant dans *La traversée des frontières* (Paris, Seuil, 2004) : « Y a-t-il des liens entre ma lecture de l'épopée homérique et mon action dans la Résistance militaire, avec les risques qu'elle comportait ? À la réflexion, ces liens me sont apparus très clairs, qui ont tissé, entre mon interprétation du monde des héros d'Homère et mon expérience de vie, comme un invisible réseau de correspondances orientant ma lecture 'savante' et privilégiant, dans l'œuvre du poète, certains traits : la vie brève, l'idéal héroïque, la belle mort ».

Deux savants ont fortement marqué les débuts de ce que Vernant appelait sa « conversion à l'hellénisme », deux hommes antifascistes et antiracistes, que Vernant n'a jamais reniés : Ignace Meyerson, l'inspirateur de la psychologie historique, qui a confié au jeune chercheur le secrétariat de rédaction du *Journal de psychologie* – une responsabilité qui constitue toujours, comme on le sait, un excellent outil d'apprentissage, et Louis Gernet, philosophe et sociologue autant qu'helléniste, directeur de *L'Année sociologique*, qui a mis en œuvre une approche anthropologique de la Grèce ancienne. Deux « maîtres à penser » donc, source pérenne d'inspiration et de réflexion pour Vernant, tout au long d'une carrière qui l'a vu successivement chargé de recherches au Centre National de la Recherche Scientifique (CNRS, 1948-1957), Directeur d'études à l'École Pratique des Hautes Études (à la VI<sup>e</sup> Section, 1957-1968, puis à la V<sup>e</sup> Section des Sciences Religieuses, 1968-1975), enfin professeur au Collège de France (1975-1984).

Les travaux de Vernant sont souvent devenus objets de réflexions, d'analyses, d'observations, et il conviendra sûrement d'en reparler un jour avec toute l'attention, le respect, l'honnêteté intellectuelle qu'on leur doit et qu'ils méritent pleinement. Car cette œuvre, qu'elle recueille la plus large adhésion ou qu'elle suscite certaines critiques, ne laisse jamais personne indifférent. Et cela vaut pour tout lecteur ou auditeur, qu'il soit universitaire, étudiant, enseignant du secondaire, collégien ou lycéen, ou encore, tout simplement, quelqu'un faisant partie de ce 'grand public', comme on le dit maintenant, quelqu'un captivé surtout par les mythes grecs ou les pérégrinations d'Ulysse, que Vernant faisait si bien revivre sous son écriture limpide ou par sa parole vive et lumineuse.

Mais ces quelques mots d'hommage n'ont, bien entendu, aucune vocation de présenter, même dans ses grandes orientations, cette œuvre de fondateur qu'a accomplie Vernant. On peut seulement dire que, dès ses premiers livres (*Les origines de la pensée grecque*, Paris, PUF, 1962; *Mythe et pensée chez les Grecs. Études de psychologie historique*, Paris, Maspero, 1965), Jean-Pierre Vernant a ouvert une brèche dans l'univers souvent clos et conservateur de la recherche sur le monde antique. D'article en article, d'un ouvrage à l'autre, il renouvelle, voire révolutionne, l'approche de la Grèce ancienne, en privilégiant une démarche pluridisciplinaire, en faisant appel non seulement à la philosophie, la psychologie historique et à l'anthropologie sociale, mais aussi à la philologie, à l'histoire ou à l'iconographie.

Une question fondamentale sous-tend ses nombreux écrits : qui est, en fait, l'homme grec ancien, comment s'est-il construit et transformé dans ses façons d'agir et de penser, dans le cadre de sa vie sociale et politique ? Comment peut-on reconstituer sa mémoire, saisir son imaginaire mythique, le suivre dans son cheminement intellectuel ? Or l'histoire de l'homme grec se fait à travers l'histoire de ses œuvres. Vernant étudie donc cet homme antique à partir de tout ce qu'il a créé et produit, dans les divers secteurs de la vie collective et individuelle. Il explore ainsi ses outils et ses techniques, il examine ses institutions civiques et sa pensée politique et juridique, il sonde son univers religieux peuplé de héros et de dieux, il interroge ses mythes et ses récits, il analyse ses grandes créations littéraires et plastiques, ses ouvrages scientifiques, il réfléchit aussi sur l'homme grec en tant qu'individu, dans ses rapports avec soi-même et avec les autres<sup>1</sup>.

Mais, en réfléchissant sur l'Antiquité, Vernant s'interroge en même temps sur nous-mêmes et notre monde, un monde qu'il met en question. Certes, la culture occidentale doit beaucoup à la Grèce ancienne, considérée comme le point de départ de modes de pensée développés en Occident. Certes, lorsqu'on parle de la raison, de la démocratie, de la tragédie ou de l'éthique, c'est aux sources grecques qu'on remonte pour saisir en profondeur le sens et la valeur de ces mots. Mais la grande contribution de Vernant c'est d'avoir expliqué

---

<sup>1</sup> Cf., entre autres, *L'individu, la mort, l'amour. Soi-même et l'autre en Grèce ancienne*, Paris, Gallimard, 1989; *L'homme grec* (sous la direction de Jean-Pierre Vernant), Paris, Seuil, 1993.

historiquement ce qu'on appelle encore, de façon erronée et dépassée, le « miracle grec ». Grâce à ses recherches, la Grèce ancienne n'apparaît plus comme un « absolu, une révélation à la fois universelle et mystérieuse », comme une terre de miracle et de lumière éternelle, où auraient surgi *ex nihilo* et presque simultanément les sciences, la philosophie et la politique. Il ne faudrait pas oublier que la Grèce des cités est également un univers de dysfonctionnements et d'aberrations, de guerres civiles et de tyrannies, de trahisons et d'oppressions.

Dans l'étendue de ses écrits, la réflexion sur la religion tient une place considérable, mais pas exclusive. C'est surtout en tant que lecteur attentif des mythes et de la parole poétique, voire tragique, des Grecs, que Vernant s'interroge sur la nature du polythéisme grec, sur les relations que les fidèles tissent avec leurs divinités, sur les pratiques qu'ils mettent en œuvre dans ce type de communication avec le monde divin et héroïque, sur les façons dont le religieux s'engage dans les institutions de la cité. Vernant reste, en effet, un merveilleux conteur des mythes<sup>2</sup>, c'est au « mythe » qu'il revient de façon constante<sup>3</sup>, sans cesser de s'intéresser à ce qu'il appelle « la pensée religieuse », sous sa forme écrite, une pensée qui s'exprime « dans et par des textes qui s'articulent, de façon diverse, tantôt pour s'y mêler tantôt pour s'y opposer, à des écrits de genres différents, littéraires, politico-administratifs, scientifiques »<sup>4</sup>. Mais c'est aussi à une exploration du langage figuratif qu'il consacre de longues années de son enseignement, en réfléchissant au statut anthropologique de l'image, de l'imagination, de l'imaginaire<sup>5</sup>.

Un homme pour qui la fraternité et l'amitié, la *philia*, ont tant compté dans ses engagements, ne pouvait pas rester un chercheur isolé. Il n'est donc pas étonnant que la fondation du Centre de recherches comparées sur les sociétés anciennes (1964), une des plus belles créations de Jean-Pierre Vernant, doive beaucoup à l'amitié, au besoin de travailler avec les autres, au goût des entreprises collectives. Si cette équipe, appelée plus tard Centre Louis Gernet, est devenu essentiellement, au fil des années, une grosse équipe d'hellénistes à laquelle se sont joints quelques latinistes, il ne faut pas oublier que les débuts du Centre, ainsi que son développement pendant une longue période, avaient été placés sous le signe du comparatisme. Réunissant une pléiade de spécialistes de

---

<sup>2</sup> Cf. *L'univers, les dieux, les hommes*, Paris, Seuil, 1999, un livre enchanteur, « écrit pour tous », grands et petits.

<sup>3</sup> En témoignent plusieurs titres de ses ouvrages : *Mythe et tragédie en Grèce ancienne* (avec Pierre Vidal-Naquet), Paris, Maspero, 1972; *Mythe et société en Grèce ancienne*, Paris, Maspero, 1974; *Mythe et tragédie en Grèce ancienne*, deux (avec Pierre Vidal-Naquet), Paris, La Découverte, 1986; *Mythe et religion en Grèce ancienne*, Paris, Seuil, 1990. Voir aussi son article éclairant « Frontières du mythe », dans *Mythes grecs au figuré, de l'Antiquité au baroque* (sous la direction de Stella Georgoudi et Jean-Pierre Vernant), Paris, Gallimard, 1996, p. 25-42.

<sup>4</sup> Cf. sa leçon inaugurale au Collège de France, *Religions grecques, religions antiques*, Paris, Maspero, 1976.

<sup>5</sup> Cf. *Figures, idoles, masques*, Paris, Juillard, 1990.

civilisations anciennes, mais aussi des orientalistes et des anthropologues, ce groupe à plusieurs voix débattait et comparait les formes diverses que pouvaient revêtir, dans ces différentes cultures, le religieux ou le politique, la vie agricole ou la guerre, le travail ou l'économique – comme en témoigne une série d'ouvrages collectifs, dont certains étaient dirigés par Vernant<sup>6</sup>. Par ailleurs, même lorsqu'il choisissait de rester sur la seule terre grecque, il aimait bien l'écriture à deux voix<sup>7</sup>, ou la codirection de travaux issus d'aventures communes<sup>8</sup>.

Certes, aucun Centre de recherches ne saurait rester le même au fil du temps et des nouvelles générations, et les appellations 'École de Paris', 'équipe Vernant', qu'on continue à utiliser parfois, surtout en dehors de la France, pour qualifier le Centre Louis Gernet, pourraient apparaître aujourd'hui restrictives, voire statiques. Quoi qu'il en soit, Vernant est resté, jusqu'à la fin de sa vie, profondément attaché à cet espace de recherches et de débats qu'il avait créé, et dont il ne pouvait séparer ni son « œuvre propre », ni sa « vie », ni sa « personne », comme il le disait. Il est resté toujours fidèle à cette équipe qui, au-delà des fortes tensions qu'elle a pu parfois engendrer, constitue un lieu vivant de rencontres entre enseignants, chercheurs et étudiants, venus d'horizons et de pays différents.

Lorsque quelqu'un part, en laissant derrière lui une œuvre aussi foisonnante, fruit de son labeur pendant toute une vie, le pire service qu'on puisse lui rendre, c'est de le figer sur un piédestal, en répétant inlassablement ses thèses, ses conceptions, ses conclusions. Mais l'approche attentive et réfléchie d'une telle œuvre n'empêche en rien le sentiment de gratitude, de reconnaissance, voire le plaisir qu'elle procure, en ouvrant au lecteur de vastes horizons, en lui donnant le goût de la découverte de l'Autre, en lui dévoilant cet univers grec tant aimé par Jean-Pierre Vernant. Un univers, dont la présence dans le monde actuel était si importante pour lui, comme le montrent ces paroles qu'il avait prononcées, en recevant la Médaille d'or du CNRS (1984), des propos qui continuent à résonner aujourd'hui : « Nous voulons que la Grèce demeure présente dans notre enseignement, vivante dans notre culture, non pour qu'elle renvoie à une élite de savants, en miroir, le reflet de ce qu'ils s'imaginent ou voudraient être, mais pour que, située à sa place dans une histoire humaine qui comporte bien des chemins, elle nous engage à réfléchir plus lucidement sur les

---

<sup>6</sup> Cf., à titre d'exemple, *Problèmes de la guerre en Grèce ancienne*, Paris/La Haye, Mouton & Co, 1968; *Divination et rationalité*, Paris, Seuil, 1974; *La mort, les morts dans les sociétés anciennes* (ouvrage dirigé avec G. Gnoli), Cambridge/Paris, 1982.

<sup>7</sup> Cf. *Les ruses de l'intelligence. La mêtis des Grecs* (avec Marcel Detienne), Paris, Flammarion, 1974; *Dans l'œil du miroir* (avec Françoise Frontisi-Ducroux), Paris, Odile Jacob, 1997.

<sup>8</sup> Cf. *La cuisine du sacrifice en pays grec* (ouvrage collectif sous la direction de Marcel Detienne et Jean-Pierre Vernant), Paris, Gallimard, 1979.

implications et les enjeux de notre civilisation, qu'elle nous éclaire sur ce que nous sommes, comparés et confrontés aux autres. Notre hellénisme est comparatif parce qu'il se veut une contribution à la connaissance de l'homme, dans la variété de ses univers de culture. »

Stella GEORGOUDI

École Pratique des Hautes Études  
Centre Louis Gernet  
2, rue Vivienne  
F – 75002 PARIS